

## Table of Contents

Contrecoups involontaires – Solitude entraînée par la guerre dans <i>Un amour maladroit</i> et <i>La femme de Loth</i> de Monique Bosco.....	2
Yvonne Völkl, Université de Graz	
Breaking Down Boundaries and Creating Interfaith Dialogue: The Jewish Framework for Multiculturalism in Toronto.....	23
Caroline Cormier, Ryerson University	
“People didn’t call it klezmer”: <i>Klezmer</i> Music in Jewish Montreal 1924-1970.....	40
Emily Lam, University of Ottawa	
« C’est vraiment comme de la famille » et « c’est la seule communauté que l’on a »: une histoire orale des liens existant entre huit femmes juives de Québec et la communauté <i>Bet Israël Ohev Sholom</i> , de 1940 à aujourd’hui.....	71
Marylin Bernard, Concordia University	

Yvonne Völkl  
Université de Graz, Autriche

Contrecoups involontaires – Solitude entraînée par la guerre dans *Un amour maladroit* et *La femme de Loth* de Monique Bosco

### 1. La « solitude québécoise »

La perception commune du terme « solitude » dans l'usage quotidien au Québec date de la publication du roman *Two Solitudes*,<sup>1</sup> écrit en 1945 par le Canadien-anglais de la Nouvelle-Ecosse, Hugh MacLennan, qui a pour sujet l'amour fatidique entre un franco-catholique et une anglo-protestante. Ce roman, critique vis-à-vis de la société québécoise, a eu un succès énorme parmi les lecteurs anglo-canadiens et américains. Après sa publication en français en 1963, il a également été couronné de succès chez les Canadiens-français. En effet, le titre du roman est aujourd'hui toujours présent dans presque toutes les têtes canadiennes et québécoises. En d'autres termes, l'expression « deux solitudes » s'est éloignée de son contexte, à savoir du couple amoureux issu de cultures distinctes, et a commencé son ascension vers un sens plus universel, avant de devenir peu à peu une locution figée. À présent, cette tournure représente plutôt une unité d'information culturelle dénotant la relation tendue entre les Québécois et les Canadiens anglophones.

Le Québec bipolaire s'est cependant ouvert vers d'autres ethnies dans les décennies suivant la Deuxième Guerre Mondiale et l'expression « deux

---

<sup>1</sup> Hugh MacLennan, *Two Solitudes* (Toronto: McClelland & Stewart, 2003).

solitudes » s'est adaptée à la réalité de la mosaïque canadienne.<sup>2</sup> Depuis les années 1980, on peut donc constater une période surnommée l'époque des « trois solitudes »<sup>3</sup> qui succède au clivage entre les « deux solitudes ».

Sur le plan littéraire, ce terme qui, en anglais, sert de titre à un livre de Michael Greenstein,<sup>4</sup> se réfère aux auteurs juifs, telle Monique Bosco, qui se sont exilés au Canada après la Deuxième Guerre Mondiale et qui ont considérablement contribué à la littérature canadienne-anglaise et canadienne-française. Dans *Third Solitudes*, Greenstein met en relief le fait que la plupart des Juifs s'exilant au Canada sont venus s'établir à Montréal dans le *no man's land* entre les Français dans l'Est et les Anglais dans l'Ouest. Coincés sur la « Main »<sup>5</sup> entre les deux solitudes classiques, les immigrants luttèrent avec leur marginalité, en quête de prestige et de reconnaissance.

Selon Greenstein, la littérature juive canadienne témoigne d'un sentiment amer qui provient de toute évidence de la vie en exil et du manque d'abri. L'auteur juif canadien est déchiré entre la vie au Canada et le passé riche en Europe. Entre la vie dans le Nouveau Monde et les traditions puissantes du Vieux Monde, il cherche une patrie pour se reposer. Mais il n'existe pas de lieu

---

<sup>2</sup> Au Canada, la vision d'une société officiellement bilingue, multiculturelle et multiraciale—donc le concept de la *mosaïque canadienne*—émerge à la fin des années soixante et constitue aujourd'hui un des traits les plus significatifs de l'identité canadienne. Contrairement au *melting pot* américain, la mosaïque canadienne accueille et encourage la diversification qui enrichit la compréhension de l'autre et mène à une plus grande tolérance.

<sup>3</sup>La désignation de « trois solitudes » a été lancée par les créateurs du magazine transculturel *Vice Versa* à Montréal afin de décrire le phénomène de l'écriture migrante au Québec. Tiré de: Peter Klaus « Une troisième solitude? – Les Québécois face à l'écriture migrante », *Canada 2000: Identity and Transformation*, eds. Klaus-Dieter Ertler and Martin Löschnigg (Frankfurt/Main: Lang, 2000) 149–56.

<sup>4</sup> Michael Greenstein, *Third Solitudes: Tradition and Discontinuity in Jewish-Canadian Literature* (Kingston, Montreal, London: McGill-Queen's UP, 1989) 15f.

<sup>5</sup> La « Main » est le surnom du Boulevard Saint-Laurent qui était la ligne de séparation entre les Franco-Catholiques et les Anglo-Protestants.

convenable, car les deux endroits constituent des parties essentielles de son identité personnelle. Il en résulte que l'auteur se déploie sur deux mondes distincts et incompatibles, ce qui mène au pire à la perte de l'un ou de l'autre. Voilà en fait d'où vient son rôle de médiateur, dont le but est de maintenir un véritable dialogue entre ces deux flancs.

## 2. Monique Bosco

Monique Bosco<sup>6</sup> est l'une des écrivaines immigrantes de provenance juive qui a choisi le Québec comme lieu de sa création littéraire. Née le 8 juin 1927 à Vienne, en Autriche, elle est la fille de parents juifs d'origine autrichienne, Stella (Ménassé) et Robert Boscovitch. Elle est une « double-émigrée » qui change de pays pour la première fois à l'âge de quatre ans. C'est en 1931, à l'avant-veille de la Deuxième Guerre Mondiale, que ses parents divorcent et qu'elle quitte Vienne avec sa mère pour s'établir en France. C'est à Paris, puis à Lyon qu'elle reçoit son éducation primaire et secondaire. Cependant, l'imminence de la guerre contraint vite Monique Bosco à abandonner les cours qu'elle suivait alors au lycée.

Après la fin de la guerre et une fois majeure, elle décide en 1948 de s'installer au Canada, plus précisément à Montréal. De son plein gré, elle reste et s'inscrit à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal afin de continuer ses études. La deuxième émigration effectuée, les études intensives

---

<sup>6</sup> Pour une introduction à la vie de Monique Bosco, les œuvres et sites suivants ont été cités: Monique Bosco, *L'isolement dans le roman canadien-français* (Université de Montréal, Thèse de doctorat, 1951). M.-A. Guérin and R. Hamel, eds. *Dictionnaire des poètes d'ici de 1606 à nos jours* (Montréal: Guérin, 2001) 107. Yves Légaré, *Dictionnaire des écrivains québécois contemporains*. (Montréal: Éditions Québec/Amérique, 1983) 69. William H. New, ed. *Encyclopedia of Literature in Canada* (Toronto: U of Toronto P, 2002) 550.

commencent. Deux ans plus tard, le recteur de l'Université de Montréal lui accorde son baccalauréat. En 1951, Monique Bosco obtient une maîtrise après laquelle elle s'engage dans un doctorat. Juste deux ans après le commencement, elle acquiert un doctorat en littérature pour sa thèse sur l'isolement dans le roman canadien-français. Avec ce travail, Monique Bosco s'aventure en terrain plutôt vierge, puisque sa thèse représente l'une des premières œuvres sur la littérature canadienne-française.<sup>7</sup>

Depuis ses années d'études, elle travaille également comme journaliste pour une multitude de périodiques et comme attachée de presse pour Radio Canada International. En 1962, elle accepte le poste de professeure<sup>8</sup> titulaire de littérature française à l'Université de Montréal où elle enseignera pendant plus de trente ans. À partir de 1961, elle publie plusieurs romans, des poèmes et une pièce de théâtre, « Le cri de la folle enfouie dans l'asile de la mort ». A partir de 1997 jusqu'à son décès en 2007, elle arrête d'enseigner et écrit encore de nombreuses œuvres littéraires.

Le premier roman de l'écrivaine « austro-canadienne » et d'expression française s'appelle *Un amour maladroit* (1961), pour lequel elle remporte le « First Novel Award » de l'Association américaine Phi Beta Gamma. Une décennie plus tard, en 1971, on lui attribue le « Prix du Gouverneur général » pour *La femme de Loth* (1970), qui est traduit en anglais par John Glassco et

---

<sup>7</sup> La littérature canadienne-française prend le terme de « littérature québécoise » au milieu des années soixante où une redéfinition de l'identité culturelle est entraînée par la Révolution tranquille.

<sup>8</sup> Pour former des noms féminins, le morphème *-eure* est généralement utilisé au Québec. De la sorte, une femme qui enseigne à l'université est une professeure et une femme écrivant des romans est une auteure. Tiré de Jean-Claude Boulanger, ed. *Le Robert. Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (Montréal: Dicorobert, 1993) XIII.

publié sous le titre *Lot's Wife* en 1975. Il remporte lui aussi un grand succès. Pour le recueil de poèmes *Miserere, 77–90* (1991), Monique Bosco reçoit le « Prix de poésie Alain-Grandbois » de l'Académie des lettres du Québec en 1993. En 1996, elle est honorée pour l'ensemble de son œuvre avec le « Prix Athanase-David du Québec », un des plus anciens prix culturels québécois.<sup>9</sup>

Dans les romans *Un amour maladroit* et *La femme de Loth*, Monique Bosco fait naître deux femmes entre vingt et quarante ans, de provenance juive. Rachel et Hélène vivent chacune tranquillement sans mari et sans enfants dans un petit appartement montréalais, entourées de la réalité franco-catholique dans laquelle elles végètent, et s'apitoient sur elles-mêmes et sur la vie. Cette incapacité à être heureuse et à prendre une place satisfaisante dans la société hétérogène du Québec, est mise en rapport avec l'enfance difficile des narratrices qu'elles racontent chacune à la première personne. Leur situation s'explique par trois raisons qui se cumulent et se renforcent mutuellement: d'abord, il s'agit d'une jeunesse sans père ou avec un père absent, parce qu'occupé à d'autres engagements. Ensuite, les héroïnes ont connu la Deuxième Guerre Mondiale et ont émigré au Canada français. Enfin, elles se sont retrouvées dans des relations amoureuses trompeuses.

Avec ces romans, Monique Bosco prend donc le rôle de médiatrice dont parle Greenstein.<sup>10</sup> Ici—et aussi dans certains romans qui suivent—la romancière

---

<sup>9</sup> L'information sur les œuvres de Monique Bosco et sur les prix qui lui ont été remis provient des pages Internet suivantes : <<http://mcc.quebectel.qc.ca/sites/mcc/communiq.nsf/0/ed136c4637d6f3be8525691f0064a41f?OpenDocument> >, 01 Aug. 2005; Le site officiel des onze prix culturels et scientifiques au Québec : <<http://www.prixduquebec.gouv.qc.ca/recherche/desclaureat.asp?noLaureat=48> > 01 Aug. 2005.

<sup>10</sup> Greenstein 3.

se consacre au sujet de la femme désertée, qui, vivant à Montréal, est hantée par sa vie ou par celle de ses proches parents en Europe. Ce sont les souvenirs douloureux de là-bas qui éloignent les héroïnes de la réalité d'ici et qui expliquent que les protagonistes se retirent ainsi dans un isolement qui est à la fois physique et psychique.

### 3. La guerre extérieure et intérieure

La guerre est une « lutte armée entre groupes sociaux [...], entre États, considérée comme un phénomène social et historique », lit-on dans le Grand Robert de la langue française. Un peu plus loin, une citation prégnante saute aux yeux: « La guerre est une chose si horrible que je m'étonne comment le seul nom n'en donne pas de l'horreur »<sup>11</sup>. En conséquence, alors que le monde occidental a aujourd'hui la chance de connaître une vie paisible, l'évocation même de ce mot devrait nous horrifier. Donc imaginons-nous l'horreur et la peine de ceux et celles qui l'ont endurée.

Cependant, avant d'évoquer les répercussions de l'acte belliqueux, abordons les diverses causes qui peuvent contribuer à l'éclatement d'une guerre. La gamme s'étend d'un acte déclencheur venant d'un seul personnage (Première et Deuxième Guerres Mondiales) jusqu'à l'oppression d'une ethnie, qui se forme et se révolte (la guérilla en Amérique Latine). Peuvent s'y ajouter des raisons religieuses (diffusion de la foi), économiques (convoitise des ressources naturelles), et gouvernementales (peur de perdre le pouvoir), mais

---

<sup>11</sup> Jacques-Bénigne Bossuet, *Pensées chrétiennes et morales*, XXXVI. Ds., Paul Robert, *Le grand Robert de la langue française. Tome V* (Montréal : Les Dictionnaires Robert-Canada S.C.C. 2<sup>e</sup> éd, 1985) 35f.

aussi des actes terroristes que les gouvernements dirigeants utilisent comme justification morale de l'entrée en guerre.

Aussi nombreuses que soient les raisons initiatrices d'un conflit armé, les conséquences restent toujours les mêmes. Il y a un trop grand nombre de morts, surtout parmi les soldats se battant sur le front, mais aussi parmi la population civile qui n'est jamais épargnée. Elle doit se battre avec les pertes de l'infrastructure et des lieux de travail d'un côté, et avec les chagrins affreux entraînés par la perte de ses biens et/ou de ses proches parents de l'autre. Fréquemment, elle est obligée de faire face à l'hostilité et à la méfiance de ses voisins, ainsi qu'à la peur perpétuelle d'être assassinée.

Une fois cette guerre extérieure finie, les répercussions douloureuses de la réalité martiale ne s'arrêtent malheureusement pas. Après la fin des batailles physiques, c'est souvent un autre combat, plus atroce et plus long, c'est-à-dire une guerre intérieure—celle avec soi-même—qui commence pour beaucoup de gens qui ont participé, enduré et survécu à ce temps de privation et de misère. L'assimilation de ces événements souvent traumatisants est d'autant plus difficile pour ceux qui ont été victimes de crimes de guerre, telles que tortures ou violations.

Or, ce sont les enfants qui sont particulièrement affectés et qui ont généralement le plus de problèmes avec la compréhension d'événements aussi terribles. Le fait que les enfants se trouvent au milieu de leur développement, que leur corps soit en croissance et qu'ils apprennent et mûrissent encore, les rend notamment vulnérables. Chaque expérience est renforcée par cette réalité,

puisque le corps et l'esprit ne peuvent jamais rattraper la jeunesse manquée. Pour eux, la guerre est comme le pire des cauchemars qu'on puisse s'imaginer. Grandir en temps de guerre laisse donc des cicatrices à l'âme et parfois aussi au corps d'une jeune personne. Vu sous cet angle, les impacts physiques et psychiques caractérisent le temps d'après-guerre. Que ceux-ci se construisent l'un sur l'autre et se renforcent mutuellement sera montré à travers l'analyse des romans boscoviens *Un amour maladroit* et *La femme de Loth* ci-après.<sup>12</sup>

#### 4. *Un amour maladroit*

Dans *Un amour maladroit*, le double impact de la guerre sur les conditions de vie, comme son retentissement postérieur dans l'âme de la protagoniste, sont particulièrement visibles. Semblable à un journal intime, l'héroïne homodiégetique raconte toutes les privations qu'elle a dû subir pendant les années de la Deuxième Guerre Mondiale et même avant.

Premièrement, il y a son père dont elle est privée à l'âge de cinq ans. Celui-ci « était devenu un sioniste convaincu et avait fui les responsabilités familiales pour chercher refuge en Terre promise. »<sup>13</sup> En dépit de cette réalité, Rachel, qui ne l'apprend qu'à la fin de la guerre, considère sa propre apparence physique comme la raison de sa fuite. Avec ces reproches en tête, elle souffre de l'entourage féminin (composé de sa mère, sa sœur, sa grand-mère et sa tante) qui ne lui permet pas d'établir la relation père-fille indispensable à son

---

<sup>12</sup> Regarder aussi la déclaration de principe de l'UNICEF « Kinder im Krieg. Ein Kinderrechte-Notfall ». Ds., <<http://www.unicef.at/shop/dbdocs/krieg.pdf>>, 06 Apr. 2005. L'UNICEF est une organisation qui, depuis sa création en 1946, agit pour protéger la vie des enfants du monde entier. Depuis cette époque, l'UNICEF plaide et travaille pour la protection des droits de l'enfant, afin d'aider les jeunes à satisfaire leurs besoins de base et à élargir leurs possibilités de réaliser tout leur potentiel.

<sup>13</sup> Monique Bosco, *Un amour maladroit* (Paris: Gallimard, 1961) 112.

évolution psychosociale. « Il n'est pas bon de demeurer toujours dans un monde sans hommes »<sup>14</sup> disait souvent sa grand-mère et dans le cas de Rachel, elle avait finalement raison. Grandir sans autorité paternelle retentit entre autres, dès sa plus tendre enfance, sur ses résultats scolaires qui sont inférieurs dans plusieurs disciplines dont le dessin, la peinture, le chant et la gymnastique. En outre, Rachel témoigne d'un handicap social qui l'empêche de se faire des amies parmi ses camarades de classe.

Une deuxième privation, qui renforce les problèmes de comportement, part de la relation insolite avec sa mère, Marguerite, qui lutte elle-même contre une propre guerre intérieure à la suite de la disparition de son mari. Marguerite est une femme inaccessible qui suit la devise: « [m]oins on aime, moins on souffre. »<sup>15</sup> Il s'ensuit qu'elle a « horreur des effusions »<sup>16</sup> et ne se permet pas de contact physique avec Rachel et sa sœur cadette – ni d'embrassements, ni de baisers pour dire bonne nuit. Pire, aborder les thèmes qui lui semblent importants est impensable pour Rachel:

Je ne savais comment révéler à ma mère que je comptais sur elle pour m'éclairer en cette douloureuse adolescence où je me sentais si affreusement seule et démunie. J'aurais aimé qu'elle m'explique la guerre, notre guerre à nous, qu'elle me parle aussi de la paix, de l'avenir et de l'amour.<sup>17</sup>

Au bout du compte, Marguerite ajoute au vide psychique, qu'elle laisse à ses enfants, une absence physique puisqu'elle s'engage dans la Résistance. Quand Rachel a environ quatorze ans, sa mère, semblable à une criminelle,

---

<sup>14</sup> Bosco, *Amour*, 195.

<sup>15</sup> Bosco, *Amour*, 35.

<sup>16</sup> Bosco, *Amour*, 14.

<sup>17</sup> Bosco, *Amour*, 88.

disparaît de l'appartement où les membres de la famille (maintenant avec un oncle par alliance) vivent tous ensemble et ne laisse derrière elle qu'une lettre dissimulée parmi ses vêtements. Cette note contient une courte explication de son départ, mais aucun mot d'affection à l'intention de ses filles, ce qui aurait été si important pour elles dans cette situation pénible. Au lieu d'éprouver de l'amour et de la douleur, Marguerite préfère ne rien sentir du tout.

Ensuite, Rachel perd une autre connexion avec le monde extérieur quand son oncle par alliance, qui ne montre pas non plus d'affection pour les enfants et ne les perçoit que comme un fardeau menaçant sa propre existence et celle de sa femme, lui enlève la liberté de sortir. Son oncle lui interdit même de fréquenter l'école parce qu'elle représente un danger pour toute la famille en raison de son « fort type sémite. »<sup>18</sup> Provisoirement isolée du monde extérieur, cette réclusion domestique renforce la vie retirée et la solitude de la petite héroïne qui fuit dans un monde imaginaire dans lequel elle rêve de retrouver le père perdu—un rêve qui ne se réalisera pas. Il n'y a qu'avec sa grand-mère qu'elle maintient une relation tendre et profonde, qui s'intensifie avec le temps. Mais l'irruption brutale de la guerre, qui les met en grand danger, finit par interrompre également cette relation cordiale, lorsque toute la famille se voit contrainte de se dissocier. Cette séparation, qui devait être aussi la dernière rencontre entre Rachel et sa grand-mère, représente une rupture significative pour Rachel:

Jusque-là, elle [la grand-mère] m'avait protégée avec tendresse et amour, en m'acceptant dans ma vérité la plus profonde.

---

<sup>18</sup> Bosco, *Amour*, 79.

Désormais, j'étais livrée uniquement à moi-même ; plus jamais je ne pourrais compter sur une tendresse totale et maternelle.<sup>19</sup>

Qui plus est, sa tante et son oncle la séparent aussi de sa sœur. Un déménagement de plus, qui, du reste, ne devait pas être son dernier lieu de séjour jusqu'à la Libération, l'attend; cette fois-ci, elle va vivre toute seule chez un vieux couple qui paraît aussi affligé par son arrivée qu'elle-même. Désormais, Rachel, qui est mal à l'aise à la campagne, se sent complètement anéantie et délaissée puisqu'il ne lui reste « vraiment plus personne à aimer. »<sup>20</sup> La guerre lui enlève d'un jour à l'autre tout ce qui lui est le plus cher : sa famille—son père, sa mère, sa grand-mère et sa sœur.

Après cet arrachement, elle ne peut plus revenir en arrière. Les retrouvailles avec la mère après la fin de la guerre l'accentue encore: « C'était une autre femme, ce n'était plus ma mère »<sup>21</sup>, affirme Rachel. De même, la relation étroite avec sa sœur s'effrite complètement avec le mariage et la grossesse de celle-ci. Tandis qu'au lendemain de la guerre, « [l]a vie 'normale' repr[end] »<sup>22</sup> pour les autres, Rachel se sent toujours perdue et désolée. Elle avait « tant compté sur le bonheur de la liberté, » mais sa « liberté semblait peser plus lourd que la captivité des années passées. »<sup>23</sup> Au cours de la guerre, Rachel devait mener une vie en cachette par pure nécessité de survie; à l'avenir, elle sera libre de choisir sa manière de vivre et c'est justement ce qui lui fait peur. Elle n'a jamais été obligée de prendre de décisions ni de porter la responsabilité

---

<sup>19</sup> Bosco, *Amour*, 104.

<sup>20</sup> Bosco, *Amour*, 105.

<sup>21</sup> Bosco, *Amour*, 111.

<sup>22</sup> Bosco, *Amour*, 113.

<sup>23</sup> Bosco, *Amour*, 113.

de ses actes. Ce n'est donc pas surprenant que la protagoniste vit un état de guerre intérieure, se retire de plus en plus, et tombe dans d'autres dépendances dans les années qui suivent.

En 1946, Rachel déménage à Montréal où elle rencontre l'arrogant reporter Yves Dumont dont elle tombe amoureuse. Peu après, elle en devient la maîtresse, bien qu'il lui inflige des humiliations et des vexations à l'infini. C'est notamment à travers l'attachement unilatéral pour Yves, qui symbolise pour elle la gaieté et l'insouciance de la jeunesse, que Rachel essaie d'échapper à sa solitude et de retrouver sa joie de vivre. L'inverse se produit malheureusement puisque la relation maladroite avec Yves lui rappelle, plus que jamais, les douleurs de la guerre : « Tout ce que j'avais pu souffrir ou éprouver, durant la guerre, m'atteignait à neuf, avec une lucidité que les étranges circonstances dans lesquelles nous avons vécu n'avaient pas permise plus tôt. »<sup>24</sup>

Vers la fin du récit, elle prend conscience de la raison pour laquelle elle a permis cette liaison déchirante et destructrice. Elle remarque que le dédain d'Yves « justifiait les dédains passés. 'Je ne serai jamais aimée.' J'y prenais un souffrant plaisir. »<sup>25</sup> Seul le recours à un thérapeute l'aide à ouvrir les yeux. Avec son aide et dans une rétrospective délibérée, elle réussit enfin à interpréter son passé et à recomposer son identité déchirée par les privations multiples suscitées par la guerre et renforcées par cette étrange relation. Enfin, elle trouve la force de rompre avec Yves Dumont et se résigne à son sort. À l'aide des séances chez le psy, elle comprend également que le bonheur a son prix. Au

---

<sup>24</sup> Bosco, *Amour*, 178.

<sup>25</sup> Bosco, *Amour*, 193.

bout du compte, le lecteur peut même reprendre espoir, car Rachel ressent qu'elle est « prête à l'attendre [le bonheur] et [...] à rêver du lendemain » ainsi qu'à « croire à nouveau en l'avènement fabuleux d'un amour véritable. »<sup>26</sup>

### 5. La femme de Loth

Il est intéressant de constater que le troisième livre, publié environ dix ans après le premier, approfondit, en insistant sur la répétition obsessive, l'espace clos et les nombreux dédoublements, les thèmes abordés dans *Un amour maladroit*.<sup>27</sup> Pour insuffler la vie, comme pour donner une voix, une personnalité et une identité propre à la protagoniste, Bosco applique à nouveau le procédé du monologue intérieur. S'y ajoute un style particulier de rédaction: il s'agit, en somme, d'une lettre de suicide. La narratrice, Hélène, a quitté son domicile de Montréal pour Venise après avoir été abandonnée par son amant Pierre, avec lequel elle a maintenu une relation secrète pendant près de dix ans. Cette rupture, qui ouvre le récit, constitue l'expérience clé du voyage fatal à Venise au cours duquel Hélène est déterminée à se noyer dans la mer Adriatique, non sans avoir d'abord mis par écrit sa vie, comme nous apprend ce passage: « Quand j'aurai soigneusement décrit les étapes qui ont rendu ce suicide nécessaire, inévitable, je le vivrai. Seule délivrance possible. »<sup>28</sup>

Dans ce roman, les répercussions de la Deuxième Guerre Mondiale ainsi que la perception de l'autre jouent un rôle fondamental dans la vie retirée d'Hélène. En effet, son retrait prématuré se prépare déjà une génération avant

---

<sup>26</sup> Bosco, *Amour*, 213.

<sup>27</sup> Greenstein 164.

<sup>28</sup> Monique Bosco, *La femme de Loth* (Montréal : Bibliothèque québécoise, 2003) 92. Édition originale : Montréal : HMH Hurtubise, 1970.

sa propre naissance, à savoir dès le mariage de ses parents, mariage qui avait eu lieu sans l'accord de leurs familles respectives, qui, depuis, ont rompu tous les liens. Le fossé social entre les amoureux était trop grand pour qu'une union ait pu être approuvée par les familles: le père d'Hélène est issu d'une famille catholique pauvre de marchands d'huile et de savons à Toulon. Et lorsqu'il s'est rendu à Paris contre la volonté de son père, il a fait la connaissance de la mère d'Hélène qui, en tant que « fille de rabbin, par-dessus le marché »<sup>29</sup>, a du sang juif dans les veines. Un mariage était donc mal venu, tout particulièrement à l'époque de la rencontre du jeune homme et de la jeune femme, c'est-à-dire entre la Première et la Deuxième Guerre Mondiale, lorsque l'antisémitisme français est encore modéré, mais se développe déjà. Dans les régions provinciales surtout, là où le pourcentage de travailleurs juifs est beaucoup plus bas qu'à Paris, leur union constitue une véritable violation des bonnes mœurs.<sup>30</sup>

À la dislocation des familles parentales s'ajoute une rupture spirituelle pour la mère d'Hélène: elle rompt avec la religion de ses parents et insiste pour se faire baptiser, afin d'être en mesure de se marier avec le père d'Hélène à l'église. Or, Hélène est née dans une famille qui habite à l'écart de la protection familiale et se trouve hors de la communauté juive et hors du cercle catholique: malgré le mariage religieux et la conversion volontaire, ni le père ni la mère ne sont pratiquants. Hélène reçoit tout de même le baptême afin de tenter une

---

<sup>29</sup> Bosco, *Femme*, 23.

<sup>30</sup> Esther Benbassa, « Frankreich », *Handbuch zur Geschichte der Juden in Europa. Band I: Länder und Regionen*, eds. Elke-Vera Kotowski, Julius H. Schoeps, Hiltrud Wallenborn (Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2001, 402–18) 407.

réconciliation avec les parents du père, ce qui, cependant, reste sans succès : Hélène ne fera jamais la connaissance de ses grands-parents paternels.

Seules quelques rencontres avec sa grand-mère maternelle lui sont accordées pendant sa vie à Paris. Ces visites sont d'une grande importance pour Hélène, parce qu'elles l'aident à comprendre sa propre identité et à découvrir en elle-même les traits de cette grand-mère qui ne lui parle jamais et ne la touche que du regard. Après les dernières retrouvailles, Hélène (à l'âge de dix ans) s'aperçoit qu'elle a non seulement hérité de sa ressemblance physique, mais aussi de ses chagrins et de sa rancœur. Quand elle révèle cela à sa mère, celle-ci lui confie que sa grand-mère a déjà exprimé le même sentiment quelques années auparavant lors de sa toute première visite. Bouleversée par cette découverte, Hélène a « le pressentiment d'une longue suite de chagrins accumulés, légués par elle [la grand-mère], des temps anciens. »<sup>31</sup> Bien que sa mère ait voulu rompre la chaîne en se convertissant au catholicisme, Hélène rétablit le lien avec ses ancêtres. Ainsi, l'héroïne est convaincue que sa provenance juive la condamne à souffrir, car depuis toujours la vie des Juifs a été accompagnée de peines, de pertes et de persécutions. Cette existence bouleversée commence avec l'exode d'Égypte (13<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), continue avec l'exil babylonien (587-538 av. J.-C.) et la double démolition du temple à Jérusalem (587 av. et 70 apr. J.-C.), pour nommer quelques exemples, et se prolonge jusqu'à aujourd'hui malgré ou justement à cause de la fondation de l'État d'Israël en 1948 et des nombreuses lois combattant l'antisémitisme, promulguées après la Deuxième Guerre Mondiale.

---

<sup>31</sup> Bosco, *Femme*, 26.

Pour son grand-père maternel, Hélène n'a que des mots sévères: « Je ne l'ai jamais vu. Je n'ai pas su, non plus, dans quel camp on réduisit à néant l'irréductible aïeul qui refusa de revoir sa fille, de connaître sa seule petite-fille. »<sup>32</sup> Avec cette phrase, Hélène exprime la haine qu'elle porte envers cet homme qui a renié sa mère, puis elle-même. Simultanément, ce jugement dur et amer trahit la douleur qu'éprouve Hélène face à ce désaveu qui lui fend le cœur et la laisse dans l'ombre concernant sa propre origine.

Lorsque la Deuxième Guerre Mondiale approche et que les paroles antisémites s'amplifient en Allemagne et en France, la mère d'Hélène comprend qu'il faut abandonner Paris pour sauver leur vie. Comme elle parle l'allemand, elle écoute avec attention la radio germanophone et traduit le plus important au père d'Hélène. La mère sent que le temps presse mais son mari est un patriote, qui n'a nullement l'intention de quitter son pays. À cette occasion, son épouse trouve des arguments très persuasifs, comme nous le montre cette citation :

Moi aussi, j'ai trahi les miens [...] Je t'ai choisi. Et tu me laisserais seule. Pour une sale guerre. Tu m'as menti. Tu jurais que tu n'étais pas un petit Français revanchard comme les autres.<sup>33</sup>

Poussé dans ses retranchements, le père finit par se laisser convaincre, et, pour le bien de sa famille, se décide enfin à fuir la France pour s'installer aux États-Unis. Pendant la traversée en bateau, le père a les yeux en larmes tandis que la mère regarde en avant—contrairement à *La femme de Loth* dans la tradition biblique—confiante quant à leur future existence au *pays de toutes les possibilités*.

---

<sup>32</sup> Bosco, *Femme*, 23.

<sup>33</sup> Bosco, *Femme*, 33.

Ils échappent ainsi aux atrocités de la guerre, mais ce qui reste encore devant eux, ce sont les cruautés de la vie, qui ne devaient pas leur être épargnées. Leur existence à New York est pénible, car il y a, d'un côté, la barrière de la langue et de l'autre, l'impossibilité de trouver un travail. S'ajoute à cela l'expérience traumatisante d'Hélène: un après-midi, elle ouvre la porte à un inconnu qui pénètre dans le petit appartement et essaie de la violer, mais finalement l'abandonne à cause d'un bruit soudain dans l'escalier. Cet incident répugnant, qu'elle garde pour elle jusqu'au jour où elle le met sur papier, empêchera désormais Hélène de se sentir en sécurité avec des hommes, à l'exception de Pierre qu'elle rencontra à l'âge de 30 ans. Peu après, elle reçoit avec soulagement la nouvelle du déménagement à Montréal, qui apporte plusieurs améliorations. Dans cette ville, Hélène peut bouger enfin librement, aller à l'école et oublier la vie étriquée de New York. Qui plus est, ses parents arrivent à s'établir plus facilement grâce à l'environnement francophone et à l'amélioration du marché du travail pendant la guerre en Europe.

Malheureusement, ce nouveau bonheur n'est que de courte durée: les parents ont beau fuir la guerre, le destin les rattrape également. La mort, qui les aurait très probablement attendue à Paris—la mère à cause de ses origines juives et le père à cause du service militaire—les frappe sur une route canadienne quelques mois plus tard. Comme pour Rachel dans *Un amour maladroit*, Hélène doit maintenant faire face à une privation parentale, qui pourtant est infligée ici de l'extérieur et n'est pas attachée aux décisions des personnages en question.

Malgré cet inévitable revers de fortune, la protagoniste éprouve un sentiment de culpabilité en tant que survivante :

Ils [les parents] adoraient la vie. Ils étaient venus, de si loin, pour ne pas en perdre une journée. Ils ne parlaient jamais de mort, de maladie. 'Il faut croire au bonheur.' Ils y avaient cru. Cette vie qui me faisait si peur, ils l'aimaient. Volontiers, j'aurais changé de place avec eux.<sup>34</sup>

Hélène, pour qui la vie est sans importance, a été épargnée et doit maintenant subir les pires douleurs. Partager le sort de ses parents, partir au lieu d'eux lui semble plus tolérable que de continuer à vivre. Selon la devise *peine partagée mieux se supporte*, elle aurait souhaité rester en France pour ne pas avoir à souffrir toute seule dans un endroit où personne ne comprend ses chagrins. En conséquence, elle accuse ses parents de l'avoir abandonnée et de l'avoir dépossédée de son appartenance et de la vérité de ses origines. Elle admet que parfois elle souffre « davantage de la mort de cet inconnu [le grand-père maternel] que de la leur [les parents]. »<sup>35</sup> C'est donc le fait de ne pas avoir subi les privations de la guerre, à cause de son expatriation, que la protagoniste dénonce et qui la fait souffrir. Elle aurait certainement préféré rester avec les autres Juifs en France et être parmi les victimes plutôt que de végéter seule à Montréal.

À l'âge de quarante ans, Hélène subit encore ces événements, qu'elle n'a jamais assimilés, auxquels s'en ajoutent d'autres, comme, par exemple, la relation ratée avec Pierre, l'homme marié avec lequel elle a eu une liaison secrète pendant dix ans. À Venise, après avoir trouvé la distance nécessaire,

---

<sup>34</sup> Bosco, *Femme*, 60.

<sup>35</sup> Bosco, *Femme*, 64.

elle a la force d'en *parler* pour la première fois de sa vie. D'un certain point de vue, Hélène peut comprendre, après la rédaction de son autobiographie, ce qui lui est arrivé; d'un autre côté, elle est capable d'en tirer une leçon. Le projet d'écrire, l'ascension dans l'univers des mots, dans l'espace fictionnel, symbolise donc une manière de survie. Comme « tout est littérature »<sup>36</sup> à la fin, elle se débarrasse de son passé à travers une destruction imaginaire. La mort vécue fictivement a un effet cathartique, qui permet à l'héroïne de purifier son âme des démons qui l'accablent et de recommencer une vie nouvelle. Elle se résigne enfin:

Pauvres pages. Preuve dérisoire qu'en fin de compte tout est littérature. La vie, l'amour, la mort. Simulacre et dérision. Fragile passe-temps pour oublier la mort de la passion. Le suicide se dérobe comme l'amant de passage. 'Patiente un peu, oncle Vania.' La vie reprend sa proie.<sup>37</sup>

## 6. Conclusion

Prisonnières du labyrinthe de leurs ancêtres, les héroïnes boscoviennes s'attachent à leur passé dans le but de mieux saisir le présent et d'envisager l'avenir. C'est notamment à travers le retour sur soi qu'elles travaillent la question de l'origine et qu'elles retrouvent l'identité perdue. Le rôle central est attribué à la fois au *souvenir* et à l'*oubli*. D'un côté, les personnages doivent prendre conscience de ce qui s'est passé, et de l'autre, ils doivent aussi effacer ce qu'il leur était impossible d'oublier jusqu'à présent, car l'on sait bien que ceux qui n'oublient pas le passé courent bien souvent le risque de le répéter indéfiniment.

---

<sup>36</sup> Bosco, *Femme*, 173.

<sup>37</sup> Bosco, *Femme*, 173.

En se remémorant les souvenirs réprimés, les protagonistes peuvent s'éloigner successivement d'eux. De même, ce n'est qu'en acceptant la vérité qu'elles peuvent en apprendre les leçons, la neutraliser et laisser derrière elles le passé pour mémoriser enfin de nouveaux souvenirs. Dans ces circonstances, oublier est un processus indispensable, car le fait de vivre avec toutes ces informations non digérées crée une guerre intérieure infinie, guerre dont les effets psychologiques sont l'isolement et la solitude.

En d'autres termes, la mémoire joue un rôle essentiel dans la composition, la création, l'imagination et la reconstruction du passé. Le processus de mémorisation est habituellement douloureux et s'effectue à l'intérieur des romans étudiés dans le cadre de formes et d'actions linguistiques spécifiques. Ainsi, la remémoration de l'enfance et de la jeunesse avec l'aide du psy dans *Un amour maladroit* et la rédaction des mémoires dans *La femme de Loth* sont des prises de conscience libératrices. Grâce à une reconstruction fine des situations clés, les protagonistes sont capables de reconstituer le fil de leur vie depuis l'enfance. Et c'est ainsi que naît une identité diachrone, qui réconcilie passé et présent, tout en préparant l'avenir.

Certainement, on trouve des parallèles entre la vie de Monique Bosco et celle de ses narratrices. Les discours sociaux, ainsi que les expériences qu'a faites Bosco retentissent sur les deux romans, ce qui permet de les attribuer au genre d'autofiction. En tant que petite fille de provenance juive, l'écrivaine a participé à la Deuxième Guerre Mondiale, dont le motif revient catégoriquement dans *Un amour maladroit* et *La femme de Loth*. Au Québec, en tant que femme

et immigrante, elle a témoigné, dans les années soixante et soixante-dix, de nombreux bouleversements au niveau de la réorganisation politique et sociale. La romancière a vu la Révolution tranquille et la dissolution des structures familiales désuètes. De même, elle a assisté à la naissance du féminisme et aux divergences entre les Canadiens-anglais et les Canadiens-français (un leitmotiv dans son deuxième roman *Les infusoires* [1965]). Par conséquent, les empreintes de la littérature de la troisième solitude, celle de la Shoah et de l'écriture au féminin se dessinent, pareillement à un fil conducteur, à travers ses premières œuvres.

Cependant, il ne faut pas se laisser tromper par les ressemblances manifestes de la vie de l'auteure et celle de ses héroïnes, car en fin de compte « l'autofiction, c'est, [...], l'identité narrative se reconfigurant, mais se défaisant en même temps qu'elle se tisse ».<sup>38</sup> Lors d'une entrevue personnelle menée en mars 2005, Monique Bosco insiste même sur le fait que ses histoires ne sont pas autobiographiques, mais qu'elles s'inscrivent dans le domaine de l'autofiction. En même temps, elle indique en quelques mots que « Ma vie n'était pas aussi belle que les histoires que j'ai racontées ».

---

<sup>38</sup> Régine Robin, *Le Golem de l'écriture. De l'autofiction au Cybersoi* (Montréal : XYZ, 1997) 22.